

Correspondance

Montréal, 11 novembre 1908.

Madame Françoise, ...
Directrice du
"Journal de Françoise".

Chère Madame,

Nous venons de prendre connaissance de la lettre ouverte que vous adressez au Directeur du Théâtre-National dans votre numéro du 7 novembre courant.

Je suis chargé par la Direction de vous en accuser réception, et de vous assurer que nous prenons bonne note de votre réclamation.

En montant "L'Espionne" de Sardou, nous avons cherché à tâter l'opinion publique, pour savoir s'il serait possible au National de s'affranchir un peu du mélodrame et d'aborder un genre plus élevé. Le résultat ayant été satisfaisant, nous allons continuer dans cette voie, et alterner la comédie et le drame.

Déjà, la semaine prochaine, nous avons à l'affiche "La Loi du Pardon" de Maurice Landay. Ensuite viendront successivement des œuvres de Sardou, Dumas fils, Richepin, Erkmann, Chatrian, etc. Nous pouvons d'autant mieux aborder ce genre de spectacle que nous possédons cette année, une troupe permanente très homogène, et dont quelques artistes sont rompus à la comédie. Ce sont de gros atouts que nous tâcherons de faire valoir.

Mais, le théâtre, comme beaucoup d'entreprises d'ailleurs, a besoin d'être dirigé avec prudence, on ne réforme pas tout en un jour. Il faut accoutumer nos habitués à ces changements. D'un autre côté, nous aimerions aussi à garder les abonnés des Nouveautés, qui veulent bien cette année venir nous encourager. Pour cela, je crois qu'il faut entre les comédies jouer des mélodrames ayant une certaine valeur littéraire. Ne croyez pas que je dis là une monstruosité; il existe dans le répertoire français des drames admirablement écrits et signés de noms célèbres.

Pour ne pas déflorer notre programme à venir, je ne vous citerai dans les pièces déjà jouées, "Fanfan la Tulipe" de Paul Meurice, qui pouvait intéresser tout le monde.

Le théâtre a fait, à Montréal, d'énormes progrès; il faut suivre cette marche en avant, il est nécessaire que nous accomplissions une évolution. J'en suis un des plus chauds partisans. Mais nous avons besoin, pour cela, qu'on nous accorde crédit d'un peu de temps et que le public nous encourage.

Nous serons toujours heureux de recevoir des idées. Nous ne sommes pas suffisamment en contact avec la foule, et cela serait pourtant bien nécessaire. Des suggestions qu'on pourrait nous faire, quelques-unes seraient peut-être mauvaises, mais combien d'autres, nous seraient utiles. Puisque vous avez bien voulu commencer, Madame, je ne saurais trop vous demander de continuer. Je me ferai un grand plaisir de vous répondre chaque fois, et de suivre autant que cela sera possible, les bons conseils que vous voudrez bien nous donner.

Croyez, chère Madame, en l'assurance de mon entier dévouement,

A. GODEAU,

Régisseur général

et metteur en scène.

Feu Auguste Marion

De tous les journaux de Montréal qui ont tracé une esquisse biographique d'un confrère estimé et regretté, pas un n'a mentionné le stage que fit à la "Patrie", feu Auguste Marion.

C'est pourtant là que je le connus et que je fus à même d'apprécier ses belles qualités de narrateur.

Auguste Marion était un misogyne et je me souviens que le jour de son entrée à la "Patrie", un des rédacteurs,—je crois que ce fut M. Langlois, le directeur actuel du "Canada"—me dit, en riant:

—Vous savez, Marion n'aime pas les femmes!

Cela ne m'émut pas plus que de raison, et, en effet, si Auguste Marion avait notre sexe en oubli, il était assez courtois, assez gentil-homme pour ne lui manquer d'aucuns égards.

Je dirai par parenthèse que les hommes les plus redoutables aux femmes ne sont pas ceux qui ne les aiment pas mais ceux qui les aiment trop.

Nous devînmes même d'assez bons camarades, M. Marion et moi, pour qu'il me racontât un peu de ces longues et intéressantes histoires qu'il débitait si volontiers, aux autres rédacteurs.

A la veille de partir en vacances, il me demanda de lui confier la page féminine durant les huit jours que devait durer mon absence. J'acceptai, charmée, me demandant intérieurement ce qu'il pourrait bien y mettre. Quel ne fut pas mon amusement d'y voir, le samedi suivant, la description illustrée de toutes les punitions infligées aux femmes, au Moyen-Age: cage de fer, botte à écrou, muselières, oui, des muselières épouvantables pour celles qui avaient trop parlé, enfin, tous les instruments inimaginables de torture qu'à cette époque d'ignorance et de barbarie, on infligeait aux femmes pour chacun de leurs péchés.

Je le remerciai, en riant aux larmes, de tout le savoir qu'il avait dépensé dans les colonnes qui m'étaient réservées.

—A la bonne heure, fit-il en frottant l'une contre l'autre, ses longues mains osseuses, vous entendez la plaisanterie!

Mais je suis sûre qu'il était désappointé. Il s'attendait à ce que je fisse une véhémence sortie pour avoir laissé entrer dans "le Coin de Fanchette" une littérature aussi anti-féministe, et il était vexé de n'avoir fait tant de frais que pour servir à mon amusement.

Les journaux ont dit que l'on ne connaissait que fort peu de détails de la vie intime de ce grand original.

C'est vrai, mais, par un singulier concours de circonstances, il est venu à ma connaissance, que ce misogyne avait, pourtant, une fois dans sa vie, aimé. L'héroïne